

Interview 1 — Les chemins d'une réflexion profonde Entrevue avec Jean Royer

Roger Chamberland

Number 73, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chamberland, R. (1989). Interview 1 — Les chemins d'une réflexion profonde : entrevue avec Jean Royer. *Québec français*, (73), 74–76.

Faites-vous une distinction entre l'entretien littéraire publié dans un périodique et celui, par exemple, que vous avez publié en volume ?

Au départ, c'est comme journaliste que j'ai pratiqué l'entretien pour *le Devoir*, mais il n'y a pas de différence avec Donald Smith qui fait des entretiens pour *Lettres québécoises*. En principe, ce sont des entretiens littéraires, c'est-à-dire la matière de l'entretien, c'est la réflexion littéraire, c'est une œuvre. Là où on peut faire des différences, c'est dans la longueur du texte. Est-ce qu'un journal peut accepter une longueur de douze feuillets ? Une revue le peut plus facilement. Il y a quelques années au *Devoir*, j'avais droit à douze feuillets, j'y publiais de véritables entretiens parce que le cahier du samedi était considéré au fond comme un hebdomadaire d'information. On peut faire des entretiens littéraires ou des chapitres d'entretiens littéraires dans le journal ou à la radio, il n'y a pas de hiérarchie. C'est vraiment la méthode de travail et le but. Si on écrit pour être lu en relation avec l'écrivain, c'est un entretien.

Quand on veut faire des recueils d'entretiens en livre, on doit être certain d'avoir poussé loin le genre. Il y a des entretiens littéraires qui sont peut-être ratés mais qui passent dans le journal. Quand on veut les mettre en livre, il faut vraiment qu'ils soient complets, que la pensée de l'auteur soit durable. Leur durée réside dans l'écriture de l'entretien. Donc je réécris et je retravaille les textes de mes entretiens dans un journal ou dans une revue.

L'entretien littéraire qui paraît dans un journal est souvent généré par la publication d'une nouvelle œuvre. Est-ce que le fait de le reprendre en livre plusieurs mois plus tard, une fois que son actualité est dépassée, ne le rend pas caduc et le travail, inutile ?

Le travail de l'intervieweur dans un journal est évidemment dicté par l'actualité, mais il y a aussi la perspective critique du journaliste. Je suis un critique littéraire même si je fais très rarement de la critique de texte, car ma forme de critique c'est l'entretien. Quand je décide d'interviewer quelqu'un qui est déjà dans l'actualité, je fais déjà un choix de critique littéraire. L'entretien littéraire étant une réflexion sur la littérature avec un écrivain, on peut dire aussi qu'il y a autant d'idées sur la littérature qu'il y a d'écrivains. Ce qu'il y a d'intéressant dans l'accumulation des entretiens littéraires en recueil, c'est qu'on peut avoir une sorte de panorama d'une époque. Les cinq tomes d'*Écrivains contemporains* regroupent des entretiens faits entre 1976 et 1988 avec 150 écrivains d'une vingtaine de littératures dans le monde. C'est comme une histoire littéraire vivante d'une époque qu'on fait avant que le temps s'en charge, qu'on fait en plein au cœur du temps de l'œuvre qui vient d'être publiée, où se confondent des écrivains québécois avec des écrivains étrangers, autant d'idées sur la littérature à partir de différentes thématiques. On peut constater, par le fait même, que nos écrivains appartiennent à des thématiques qui sont aussi celles des autres littératures du monde. Cette histoire littéraire vivante pourra être révisée plus tard par les critiques qui feront une histoire littéraire à partir de l'œuvre littéraire. Mais n'oublions pas qu'il faut considérer l'écrivain comme la fiction de

l'œuvre ; c'est fondamental quand on fait de l'entretien littéraire. C'est-à-dire que, si l'écrivain est considéré comme la fiction de de l'œuvre, qu'est-ce qui est réel ? C'est l'œuvre. Ce qui restera, c'est l'œuvre. L'écrivain, en nous introduisant à son œuvre, est un personnage fictif de notre époque, c'est quelqu'un qui résume la conscience, qui est la conscience aiguë de notre époque devant telle thématique, devant telle problématique, devant telle façon de voir le monde ou de vivre. Je dis souvent de chaque écrivain, dans mes recueils d'entretiens, qu'ils sont les personnages de mon grand roman et le roman de l'entretien littéraire qui réunit des personnages. Évidemment ce n'est pas la biographie de l'écrivain qui m'intéresse, c'est son personnage public par rapport à la littérature, à la vie, et le rôle de la littérature, sa présence sociale. C'est comme ça que j'essaie d'aborder des individus qui écrivent.

Est-ce qu'une certaine affinité devient essentielle entre l'œuvre d'un auteur et celui qui fait l'entretien ?

Je ne crois pas, car je suis un critique et un historien littéraire. Autant un historien n'aimera pas tel événement terrible dans une histoire, — mais il pourra la traiter, la raconter, la décrire, — autant moi, je peux rencontrer une œuvre qui ne me plaît pas personnellement comme lecteur, mais, comme historien, m'intéresse puisqu'elle s'inscrit dans un ensemble. Chaque œuvre a son importance historique et esthétique. Je peux ne pas être d'accord avec telle esthétique mais, comme intervieweur, je me dois d'être informé et de pouvoir situer cette esthétique par rapport aux autres. L'entretien est plus agréable à faire quand on est en communion avec une œuvre, mais parfois il peut être plus difficile à mener, quand on connaît bien un écrivain ou si on a même une amitié parce qu'on a plus de difficulté à prendre ses distances. C'est une conversation intime qui n'est pas nécessairement du bon entretien littéraire. Par contre, quand j'interviewe quelqu'un comme Marie Uguay, une grande amie dont j'admire l'œuvre mais qui s'est arrêtée très jeune, il est certain qu'il y a des moments privilégiés pour l'intervieweur. Même si on était très près, même si on était dans un moment tragique, c'est un entretien qui a été extraordinaire à faire.

Est-ce que vous avez des exigences très strictes pour la transcription écrite des interviews ?

L'entretien littéraire m'est venu beaucoup de l'habitude de l'écoute parce qu'au début j'étais réalisateur à la radio. Pour faire de l'entretien, il faut pratiquer une écoute très attentive. Quand on arrive à la deuxième étape qui est la transcription du texte, il y a un canon qui est incontournable : c'est celui d'être obligé de transcrire le mot à mot. Traduire le mot à mot c'est d'abord réécrire soi-même la parole de l'écrivain, la parole avec tout ce que ça comporte de silence et d'émotion ou d'hésitation, de points de chute, de sommet, de faiblesse. Au fond, c'est de toucher à l'espace de l'écrivain, d'inscrire la parole dans l'espace. C'est de garder un peu de son corps, son ensemble d'individu, son unité et transcrire le mot à mot pour arriver à une synthèse qui n'est pas le mot à mot d'une conversation avec l'écrivain. Cette synthèse-là se fait de façon intellectuelle et ensuite de façon stylistique. Quand j'écris, je risque moins de me servir de mots qui ne sont pas ceux de l'écrivain. Peut-être que je refais ses phrases, que je les complète, que je mets sa pensée toute ronde, mais c'est parce que j'ai connu tous les petits coins cachés dans notre entretien, que j'en ai saisi les mots clés et l'atmosphère. C'est essentiel. Deuxième canon pour l'entretien, il ne faut garder de l'entretien que ce qui a abouti dans la pensée de façon intéressante, originale et complète. Il faut que je réussisse à passer le monologue intérieur de l'écrivain dans une bonne unité et dans un style qui sera le mien, qui essaiera aussi d'épouser les formes de sa parole. C'est là que l'intervieweur est un essayiste original parce qu'il a son style. Le théoricien Philippe Lejeune dit quelque part qu'on a toujours l'impression, dans l'entretien littéraire, que l'intervieweur copie le rythme de la parole de l'écrivain, alors qu'en réalité, quand on regarde tous les entretiens d'un même intervieweur, on se rend compte qu'ils sont tous dans le même style. Pourtant chaque entretien donne l'illusion d'une parole verbale dans l'espace avec son rythme. C'est vraiment une nouvelle écriture à chaque fois, un nouvel imaginaire, pour reprendre les mots de Roland Barthes, puisque j'amène l'écrivain dans tel ou tel sens de son œuvre qui représente ma vision personnelle.

Quel est le rapport entre l'entretien littéraire et la critique ?

L'entretien littéraire accompagne la critique ; si l'entretien littéraire est une introduction à l'œuvre, la critique littéraire est un guide de lecture elle aussi. On peut avoir l'impression que l'entretien a pris la place de la critique. Je ne le crois pas du tout. L'entretien littéraire d'abord n'est pas fréquent mais il est quand même là. On en lit plus dans les revues et les magazines que dans les journaux. C'est bien parce que la présence de l'écrivain dans notre société est plus forte, plus importante. Ce n'est pas l'entretien qui a délogé la critique. Ce qui a entamé la force de la critique littéraire dans certains médias, c'est la présence de la chronique littéraire de la télévision, qui se définit plus comme une chronique d'humeur et une chronique publicitaire, une chronique qui suit un peu le marketing. On parle des livres qui sont le plus à la mode, soutenus par un bon marketing, par des grosses maisons d'édition. Je n'attaque pas les chroniqueurs. Le média fait que l'on ne peut pas avoir à la télévision une partie réflexive. Il faut qu'on ait une pensée de slogan, il faut qu'on ait une pensée qui se rapproche de la publicité, parce que la télévision c'est l'immédiat, l'instant. Cette forme de chronique littéraire qui, par ailleurs, est très importante pour faire circuler l'information sur le livre, sur la littérature, a dilué quelque peu la critique. On a multiplié les lieux et on a fractionné le discours critique dans les mass media.

L'entrevue, c'est-à-dire la présence de l'écrivain en un trois ou cinq minutes de télévision, en un dix minutes de radio, ce n'est pas toujours nécessairement de l'entretien littéraire ni même de la bonne critique littéraire.

À la télévision, on ne peut pas faire de la critique littéraire. On peut faire une émission littéraire, une rencontre d'écrivains, une entrevue, un débat, mais on ne peut pas avoir une pensée réflexive complète sur une œuvre à la télévision. On pourrait plus à la radio. Il y a des émissions, des magazines qui le font bien à mon avis. La critique, elle, n'a qu'à bien se tenir dans ses lieux propres. Ce n'est pas parce qu'il y a un entretien dans un grand journal avec un écrivain que la critique doit être moins bonne et plus relâchée. La critique doit être plus vigilante pour ne pas se laisser entamer par le discours de marketing qui fait que l'écrivain est en tournée, présent dans tous les médias. La critique doit rester cri-

tique : c'est aux grands journaux de voir à cela. L'entrevue n'a rien à voir avec la critique littéraire ni avec l'entretien littéraire. C'est une autre forme d'information qui est plus proche de la critique d'humeur et de la chronique publicitaire, c'est près de la mise en marché.

Quels sont les critères qui président au choix de l'écrivain que vous allez interviewer ?

Le grand critère pour faire un entretien littéraire, c'est l'intérêt de l'œuvre en soi, l'intérêt de l'œuvre pour les lecteurs. Cet intérêt peut être de différents ordres : du point de vue strictement littéraire ou du point de vue strictement esthétique. Où se situe l'auteur, dans quelle esthétique ? Est-ce un livre populaire ? Est-ce un livre d'avant-garde, une littérature d'avant-garde, une littérature populaire ? C'est aussi intéressant pour l'historien, la littérature, pour l'essayiste. Une œuvre peut être moins bonne littérairement et très intéressante sur le plan du choix esthétique. Quand j'ai interviewé Yves Beauchemin pour *le Matou*, il n'avait pas encore vendu un million de livres. Il n'en avait pas encore vendu. Ce qui m'intéressait, c'était de voir un écrivain qui risquait d'apporter du nouveau dans le rayon de ce qu'on appelle la littérature populaire. Il s'est avéré que, un ou deux ans après, il avait vendu un million d'exemplaires à travers le monde. Je ne cours pas après le succès des écrivains, je cours après des œuvres qui pourraient intéresser le public lecteur.

Comment en êtes-vous venu à vous consacrer à l'entretien littéraire ?

Je faisais de l'information littéraire comme journaliste et je trouvais que je faisais beaucoup de critique et pas assez d'information. C'est pour ça que j'ai développé l'entretien, voyant qu'il n'y en avait pas dans notre littérature. J'ai eu des intuitions en pratiquant le genre et j'ai retrouvé des méthodes qui existaient en France. Gérard Gaudet s'est mis à en faire après moi, apportant quelque chose de nouveau, puis Donald Smith a apporté une autre écoute, un autre regard : ce sont des critiques littéraires, eux. Ils ajoutent à même l'entretien une explication plus visible. C'est une passion pour moi, l'entretien. Mon métier d'écrivain ne serait pas complet si je ne faisais pas de l'entretien littéraire et si je ne publiais pas des livres d'entretiens. Ça fait vraiment partie de mon œuvre autant que de ma poésie personnelle. Ça me satisfait autant.